

forte notre race au milieu de tant d'événements divers ; nous avons la plus belle province du pays, mais instruisons-nous si nous voulons nous tenir à la hauteur de notre mission ; travaillons ensemble à nous rendre compte de toutes nos opérations agricoles, sachons comprendre tout l'avantage que nous offre le cercle agricole, que chacun y apporte sa part de connaissances ; nous pouvons nous procurer à grand marché tout ce dont nous avons besoin, par le cercle, ne faisons pas de dépenses au-delà de nos moyens, propageons les bons exemples et les bons conseils, instruisons-nous mutuellement, tout est écrit dans le livre de la nature, mais ce n'est qu'en réunissant nos observations que nous le comprendrons davantage.

M. Alfred Limoges dit que si autrefois les instruments aratoires étaient bien coûteux, il n'en est pas de même aujourd'hui, les prix sont très réduits, si ce n'est pour les moulins à battre. L'avantage d'une société commanditaire ne lui paraît pas aussi grand, vu qu'il faudra également des agents aux compagnies. Les cultivateurs n'étant pas tous du même goût, il serait difficile d'adopter une manufacture plutôt qu'une autre, etc., etc.

Dr Marcil ajoute qu'en s'adressant directement à la manufacture, il ne voit pas au moins la nécessité d'un agent général.

M. Limoges dit que ces agents généraux sont nécessaires pour solder les comptes, donner des explications et visiter le stock entre les mains des agents locaux.

M. le Président.—Et toutes ces dépenses retombent sur le cultivateur !

M. Limoges dit que sur une quantité considérable, on pourrait sans doute obtenir même des agents une réduction, que pour sa part il verrait le succès de la chose avec plaisir.

M. Cloutier, agent d'instruments aratoires dit que cette société serait dans l'intérêt des cultivateurs, et qu'on pourrait sans doute avoir à bien meilleur marché, il ne croit pas cependant qu'on réunisse tous les goûts sur les mêmes instruments. N'ayant affaire au cercle qu'à des gens solvables, et les instruments se trouvant vendus et non en commission, il est clair que les compagnies manufacturières feraient une grande réduction tout en conservant leurs agents. Le chiffre de nos pertes, se trouve dans le stock qui nous reste longtemps en mains, à tel point que nous avons quelquefois renvoyé des instruments pour les faire donner à nouveau peinturer, pour éviter aux agents des pertes de temps, etc., etc., il n'y a aucun doute que la société commanditaire soit avantageuse. Cependant l'agent doit toujours avoir en mains un certain nombre de pièces pour fournir aux cultivateurs au besoin, etc.

M. le Secrétaire y voit d'autant plus d'avantages qu'il espère qu'une fois la chose bien comprise et adoptée, non seulement Saint-Eustache, mais les 8 cercles environnants se mettront en société pour la même fin et qu'on aura davantage à bon marché en faisant venir un char chaque année pour répondre aux demandes des membres ; on ne doit pas oublier que ces ventes se trouvent faites par le moyen du cercle. On devrait donc se mettre immédiatement à l'œuvre en rapport avec les différentes manufactures et les faire entrer en compétition pour connaître leurs conditions.

Dr Marcil.—Les différents goûts ne sont pas un obstacle, toutes les manufactures seraient également intéressées à profiter du cercle qui serait une véritable agence.

M. Champagne se montre aussi favorable à ce moyen.

M. J. P. Beauchamp dit qu'il est heureux de voir qu'on s'unisse pour l'intérêt général et dit qu'en toutes choses, on doit suivre les affaires de près. On dit souvent que quand on dort, le grain pousse, mais pour le cultivateur qui n'est pas toujours à sa besogne, le grain ne pousse pas.

M. Philias Gauthier dit qu'il n'y a pas de doute qu'il y a de grands bénéfices à faire sur l'achat en gros par le moyen du cercle.

M. Séguin y voit aussi beaucoup d'avantages

Dr Marcil.—Nous allons nous mettre en rapport avec les manufactures et je vais prendre toutes les informations dont nous avons besoin et nous terminerons la discussion à la prochaine séance.

M. le Président dit que la chose ne lui paraît pas impossible et remet la discussion.

M. le Secrétaire.—Vu que l'heure n'est pas très avancée, je me permettrai, M. le Président, de soumettre un sujet de discussion qui pourrait être continué à une autre séance — 1° Combien vaut une des bonnes propriétés de Saint-Eustache, aujourd'hui, y compris le stock, les instruments, etc.

M. le Président.—Sept à 8000 piastres.

2° Un jeune homme de bonne santé, bon cultivateur ayant une bonne femme, bonne faiseuse de beurre, peut-il acheter cette propriété complètement à crédit et la payer dans 20 ans, dans les conditions ordinaires de la vie, en élevant sa famille, avec la manière ordinaire de cultiver ici à Saint-Eustache ?

M. le Président.—Je ne le crois pas.

M. Limoges.—Tout dépendrait du système de culture qu'il aurait.

M. Champagne.—Oui, assez facilement. Pour ma part, nous avons commencé avec des conditions encore plus désavantageuses, ayant

des dettes et nous avons réunis plus que cela. Ajoutons que nous avons abandonné la routine il y a longtemps.

Voilà une bonne note. Dieu merci, nous la retrouvons, cette note encourageante, un peu partout. Seulement que pour un cultivateur qui met de l'argent de côté et achète des terres, il y en a un grand nombre qui se découragent, faute d'ordre, d'économie, de travail et surtout des connaissances du métier.

E. A. B.

M. Larivière y voit beaucoup de difficulté dans les conditions ordinaires ; il faut tant de courage pour entreprendre autant.

M. Beauchamp ne croit pas facilement au succès d'une telle entreprise.

L'Hon. Dr Marcil dit qu'avec un travail incessant, de l'économie bien entendue, des travaux bien faits, beaucoup de soins intelligents donnés au bétail, on peut facilement arriver. Surtout si un jeune homme se dit : *Il faut, oui, il faut que je vive, quo je réussisse. Il devra faire de l'argent en toute saison, le secret de bien faire ce qu'il fera, mettre tout orgueil déplacé de côté—ne pas faire le fanfaron vêtu de drap, etc., etc.—Travailler tout le temps, toute l'année. Le Dr Marcil cite pour exemples. M. Champagne, M. Clark, M. Larin, lui-même et plusieurs autres dont le début a été le travail pour le succès. Prêter son argent à sa terre si on ne veut pas avant longtemps emprunter à gros intérêts. Avec de la persévérance et du travail, il n'y a pas de mauvaises terres—toutes demandent une culture spéciale et payent quand on sait leur donner libéralement.—Etudier la nature du sol. Ainsi, travail, sobriété, économie, persévérance voilà les conditions du succès.*

Autant de conseils utiles que de mots, Bravo ! E. A. B.

M. le Secrétaire dit qu'il peut juger de l'état de l'agriculture dans une paroisse par la discussion du sujet qu'il vient de proposer. On ne pourrait pas facilement engager la jeunesse à se faire une carrière de l'agriculture si l'entreprise proposée ne peut généralement se faire. Il demande à la nombreuse assemblée, à chacun des membres en particulier de vouloir bien se préparer à donner un bon conseil à un jeune homme de courage qui achèterait une telle propriété, ne doutant pas d'ailleurs, comme il se l'est déjà prouvé b'en des fois qu'avec l'expérience réunie de tous les cultivateurs, les jeunes gens peuvent se mettre hardiment à l'œuvre.

On aurait plus de courage si l'on était plus certain du succès. Prouvons à la jeunesse en montrant tel et tel cultivateur qui ont commencé avec rien et qui ont bien réussi—mais aussi enseignons-leur comment ils ont fait !

Mais n'oublions pas la femme forte de l'évangile. Elles étaient communes autrefois dans la province. En trouve-t-on maintenant à toutes les portes ? Nous voudrions voir en lettres d'or dans chaque école et couvent, la magnifique description évangélique de la femme forte. N'en laissons pas perdre le modèle, mais cherchons là toujours, comme on le ferait d'une pierre très précieuse.

E. A. B.

Question par M. Paquette.—Quelle quantité d'eau doit-on mettre par 10 lbs de moulée ou par 10 lbs. de son donné aux animaux ?

M. le Secrétaire dit que M. Ed. A. Barnard répond au cercle de St-Martin, non pas de demêler, tremper le son, la moulée, mais seulement *lu secler*, c'est-à-dire le moins d'eau possible—avec de l'eau on ne fait que de l'eau ! Ceci s'accorde parfaitement avec ce que dit le docteur Loiseau, que c'est un fait physiologique qu'une sécrétion peut se faire aux dépens d'une autre, et que si un animal prend une nourriture trop aqueuse, la sécrétion se fera aux dépens du lait ou de la graisse, ou de la force, et produira un fumier liquide pour tout profit.—Le Dr Loiseau a fait l'expérience qu'une vache laitière au grain concassé sec, avec de l'eau séparément, donne plus et de meilleur beurre qu'avec une nourriture trimpée ébouillantée, etc., etc.—Il ajoute que les farines fines ne conviennent pas du tout à l'estomac même des hommes, elle produisent la mauvaise digestion. La nourriture doit être *naturelle* autant que possible.

Autre question.—Quelle est la nourriture la plus profitable à donner : 1° aux chevaux ? 2° aux vaches ? 3° aux porcs ?

Autre question.—Combien de fois par jour doit-on soigner les jeunes porcs ? et les vieux porcs ? A quelle pesanteur doit-on engraisser les porcs pour que ça paie ?

Voilà qui mérite une étude spéciale à chaque espèce. Vous lirez bientôt ce que j'ai écrit quant à la nourriture des vaches laitières. Le reste viendra aussitôt que possible. E. A. B.

Autre question.—Pourrait-on conserver le trèfle vert dans une tatrierie en mettant un lit de paille, un lit de trèfle alternativement et de quelle épaisseur pourrait-on sûrement mettre ces lits ?